

## Un éclaircissement sur la date de la mort de Saint Bernard de menthon

par un religieux du Grand St-Bernard.

*Travail présenté à la séance de la Société d'Histoire du Valais Romand lors  
de sa séance à l'Hospice du Grand St-Bernard, le 15 septembre 1929.*

Quand un voyageur, arrivé à l'Hospice du Grand St-Bernard, demande depuis quand existe cette institution hospitalière, il n'obtient souvent qu'une réponse hésitante, consistant dans la désignation d'une époque approximative. C'est que les historiens, fort nombreux, de son fondateur, saint Bernard de Menthon, n'étaient pas parvenus à s'accorder sur les dates de sa naissance et de sa mort. Appartenait-il au X<sup>e</sup> siècle ou au XI<sup>e</sup> ? Était-il mort en 1008, date admise et reproduite par une multitude de publications de seconde main, ou environ 80 ans plus tard, conformément à de solides travaux de critique ?

Sans doute, plusieurs se demandaient d'abord qui était ce saint Bernard, s'il y avait eu avant lui une autre institution profane ou religieuse sur le col qui porte son nom, depuis quand on le fréquente. Ces questions étant étrangères au but précis de la présente communication, celle-ci se bornera à éclaircir le différend qui subsiste entre les historiens, lorsqu'il s'agit de préciser l'époque de saint Bernard de Menthon, qui lui a donné son nom actuel, comme à celui du Petit St-Bernard, en les dotant d'une œuvre hospitalière appelée *hospitalis domus Sancti Bernardi in monte*, déjà en 1145, dans une bulle d'Eugène III en faveur du couvent de Verrès.

On sait que notre col, déjà très fréquenté longtemps avant l'ère chrétienne, compte, à partir de sa conquête et celle des régions environnantes par Jules César, trois périodes fort distinctes :

La première commence avec la domination romaine et se termine à la chute de l'Empire romain. Le passage, pendant ces cinq siècles, a été doté d'une belle route probablement praticable pour charriots à deux roues, d'une hôtellerie (*Mansio*) et d'un temple adossé à cette dernière et dédié à Jupiter Poenin, ce qui a fait donner à la montagne le nom de *Mont Joux : Mons Jovis*.

La seconde période s'étend de l'invasion barbare au cinquième siècle à l'invasion sarrazine au dixième ; durant la majeure partie de cette période, un couvent de Bénédictins appelé St-Pierre de Mont-Joux, situé à Bourg St-Pierre, entretenait sur la montagne une service hospitalier dont il est fait maintes fois mention, notamment sous les Carolingiens.

Enfin la troisième période est celle qui a suivi le départ des Sarrasins et ramené la sécurité du passage par la fondation de l'hospice actuel, desservi depuis lors par l'institut religieux qui le régit encore.

Il n'est donc pas sans intérêt de se demander maintenant pourquoi on n'est pas ou n'était pas fixé sur le siècle de l'existence de saint Bernard de Menthon.

C'est parce que, des divers écrits aujourd'hui très nombreux qui relatent sa vie, on ne connaît pas l'origine première. On nomme un certain Azolin, contemporain et ami du saint, comme ayant été son premier biographe. A son successeur immédiat supposé dans la charge d'archidiacre et de supérieur des hospices, qu'on désigne sous le nom de Richard de Val d'Isère, on attribue pareillement une vie du saint archidiacre, dont il sera ci-après question. C'est de ces deux sources (si elles ont existé) que paraissent provenir le petit nombre d'extraits liturgiques et d'essais biographiques antérieurs au XV<sup>e</sup> siècle.

Par contre au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, a paru sous le nom emprunté de Richard de Val d'Isère, une vie de saint Bernard qui a été publiée par les Bollandistes. Monseigneur Duc, évêque d'Aoste, dans sa très méritoire dissertation intitulée : *A quelle date est mort saint Bernard de Menthon ?* prononce sur ce travail, le jugement suivant : « ...cet écrit nous paraît dépourvu de tout caractère d'authenticité tant les absurdité et les suppositions gratuites y abondent. » L'auteur relate en outre que : « Le chanoine de Rivaz assure que cet écrit fut composé vers 1400, par le chanoine Jean Chamoisi, prieur de Seez en Tarentaise, sur d'infidèles mémoires qui lui furent transmis par le seigneur de Duingt... » Or, paraît-il, c'est dans cette vie de saint Bernard que, pour la première fois, on le faisait naître en 923 et mourir en 1008, dates dès lors adoptées de confiance par la plupart des historiens.

Cependant, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la critique historique commença à contrôler ces dates. Diverses dissertations publiées ou inédites emportaient la conviction qu'elles sont inacceptables. Le plus complet et adapté de ces travaux, c'est certainement la publication ci-devant mentionnée de Mgr Duc.

De ses recherches, il résulterait que cinq codex de Novare (XII<sup>e</sup> siècle) (sur l'affirmation d'un certain Bartoli qu'il appelle chanoine de Novare et qui est plutôt un Père Oblat) et le Livre des Anniversaires de la Cathédrale d'Aoste, donnent l'année 1086 pour date de la mort du saint archidiacre. Il n'aurait, paraît-il, découvert aucun autre document sérieux antérieur au XV<sup>e</sup> siècle contenant des dates.

Il ne restait plus que la ressource de remonter aux manuscrits réputés les plus anciens et d'en confronter les récits avec les événements historiques contemporains. Effort efficace, tenté par Mgr Duc d'abord, puis par *Alessandro* dans les *Miscellanea Valdostana*. (Pinerolo, Chiantore-Mascarelli, 1903).

Or, ils se sont attachés à la circonstance de la rencontre à Pavie de saint Bernard de Menthon avec le roi Henri IV élu empereur, événement rapporté par presque tous les biographes, même par ceux qui font mourir le saint en 1008 ; dans ce dernier cas, on s'efforce de trouver un autre roi Henri recevant la visite de notre saint. Pour trancher définitivement la controverse, Mgr Duc dans l'ouvrage cité et Alessandro dans les *Miscellanea*, ont fait appel à un document qui leur paraît le plus vénérable, le plus ancien, le plus sûr et décisif : c'est un manuscrit sur parchemin conservé aux archives de la cathédrale

de Novare, N° I de l'armoire des *écrits antiques (codices antiqui)*, il fait partie d'une collection de vies de saints.

Mais d'abord, quel est l'âge de ce manuscrit ? Mgr Duc n'en a possédé regrettablement qu'une copie, mais les paléographes des *Miscellanea Valdostana* sont allés le transcrire sur place et l'attribuent sans hésitation au X<sup>e</sup> ou XI<sup>e</sup> siècle. Pour être encore mieux fixé sur ce point, après avoir à deux reprises lu le manuscrit et en avoir constaté l'importance, celui qui a l'avantage de le soumettre aujourd'hui à votre examen, a voulu en 1923 se procurer la photographie du passage rapportant l'entrevue avec Henri IV. C'est M. le chanoine Cocchinetti, vicaire général du diocèse de Novare, qui a eu la grande obligeance de prendre lui-même et gracieusement transmettre cette photographie. La photographie ayant été soumise aux paléographes du Vatican, ces derniers ont déclaré qu'on peut tenir pour certain : 1° que ce parchemin a été écrit entre 1100 et 1200 ; 2° qu'il a été écrit dans la Haute-Italie.

Voici l'extrait du texte photographié : « ...*Interea dum sanctus bernardus omnia montana novariensis parrochie uerbis et miraculis adornasset exinde planitiam peragrans castella, uillas, uicosque sua predicatione glorificans papiam usque peruenit. In cuius partibus morbatur enricus rex, si iure quat ille uocari rex, qui se male regit. Qui milites omnibus modis ibidem adunabat, ut causa delendi pape romam peteret excidio. Vocabatur hic papa baptizantium impositione aldeprandus, sed dignitatis offitio gregorius et bene gregorius qui assidue circa gregem dei uigilabat, ne luporum morsibus contaminaretur ad cuius internitionem cum rex supradictus tenderet occurrit famulus dei BERNARDUS.*

*Ejusque nefarium consilium...* ». Ce qui suit ne se trouve pas dans la photographie, mais est conforme à la collation publiée par Colombo dans les *Miscellanea* (page 307) : « ...*cum dissuadere minime potuisset inquit. Vadere quidem poteris sed scias te nil tue uoluntatis acturum et insuper plurium tuorum dampna subiturum. Quod et factum est. Nam equis et equitibus plerisque morte retentis, cum paucis et eisdem egrotis ab urbis obsidione discessit.*

*Dei uero seruius papiam paululum commoratus nouariam inde progressus expetiit.* »

L'étude soit de la forme soit du fond de ce précieux abrégé de la vie de saint Bernard de Menthon, amène Colombo dans les *Miscellanea*, à conclure que ce doit être un panégyrique du saint prononcé peu d'années après sa mort en une cérémonie religieuse commémorative ou anniversaire de sa sépulture. Peut-être a-t-il été écrit et débité par cet Azolin souvent mentionné comme son premier historien.

Ce qui importe pour éclaircir la date, de l'existence et de la mort de saint Bernard, c'est qu'il constitue un témoignage indiscutable :

1° Que saint Bernard s'est rendu de Novare à Pavie auprès du roi Henri IV dans le but précis de le détourner de son projet, au moment où il s'efforçait de recruter une armée dans les environs de Pavie, en vue d'aller

s'emparer de Rome et du Pape, faits que tous les historiens placent au printemps de 1081. Cette démarche eut lieu et saint Bernard ajouta que, s'il ne renonçait pas à ses desseins, il lui arriverait de grands malheurs ; prophétie qui s'est effectivement réalisée de 1081 à 1084, durant les quatre campagnes entreprises en vain pour assiéger et prendre Rome, le roi Henri n'étant parvenu à s'en emparer complètement qu'en 1091.

2° Qu'au moment de cette visite, le pape régnant se nommait Aldeprandus (Hildebrand) *baptizantium impositione et dignitatis officio Gregorius* (Grégoire VII).

3° Que saint Bernard ne s'est attardé que peu de temps à Pavie, *paululum*, et que, rentré à Novare et retiré au couvent des Bénédictins, il y tomba malade et mourut au bout de six semaines.

Qu'on ne dise pas que ce *paululum* pourrait s'entendre d'un an ou deux et que, dans ce cas, il ne mourut qu'en 1082, date adoptée par quelques critiques, ou en 1086, autre date figurant comme on l'a dit sur des Codex de Novare.

La date de 1086 ne peut être adoptée, Grégoire VII étant mort en 1085, et peut-être encore moins celle de 1082, car elle ne repose sur aucun document primitif.

Qu'on nous permette une digression. Qu'on ne s'étonne pas que saint Bernard ne se soit senti poussé ou ait été poussé à entreprendre hardiment et en apôtre cette courageuse démarche. Quatre ans auparavant, — en janvier 1077, selon toute vraisemblance, — il avait peut-être déjà vu et reçu le roi Henri, lors de sa traversée du Mont-Joux pour se rendre en Italie et aboutir à Canossa. Le récit des difficultés éprouvées pour le passage, telles que les rapportent les historiens, sont si exactement semblables à celles qui se rencontrent encore actuellement en hiver au Grand St-Bernard, qu'il est impossible de douter, que, de Vevey où ils signalent son arrivée, il n'ait choisi la direction de Mont-Joux.

Pour finir, *une supposition*. Peut-être l'année 1086, seule date antérieure au XV<sup>e</sup> siècle, de la mort de saint Bernard, se rencontrant dans des codex ou extraits liturgiques, peut-être l'an 1086, dis-je, rappelle-t-il l'année où a été prononcé son panégyrique. Il n'y est pas question, en effet, de la prise de possession totale de Rome par Henri IV en 1091. D'autre part y sont mentionnés les graves revers et terribles épreuves qu'il a subis avec son armée durant les dernières années de Grégoire VII.

La conjecture que c'est dans cet intervalle qu'a eu lieu la solennelle commémoration du saint qui a donné lieu au panégyrique, ne paraît donc pas manquer totalement de fondement.

Le texte de notre si précieux document, ou, si l'on veut, de la première vie de saint Bernard de Menthon, conservé et transporté quelques années plus tard dans le recueil de vies de saints du manuscrit qui nous occupe, aurait donc, dans ce cas, été déjà rédigé cinq ans après sa mort. Ce qui d'ailleurs semble corroborer cette observation, c'est que l'auteur du panégyrique, après

avoir décrit le concours extraordinaire de la population auprès de la dépouille mortelle de saint Bernard et à ses funérailles, énumère parmi les premiers miracles opérés ensuite par son intercession, le cas survenu trois ans après (*post triennium*), d'un estropié qui fut subitement guéri. Or, il ajoute que cet homme lui était fort bien connu (*nobis bene notus*). Tout cela ne semble-t-il pas s'être passé peu d'années après la mort du saint archidiacre, demeuré les siècles suivants si populaire dans la contrée, que l'évêque de Novare Bascapé, mort en 1615, peut écrire : « Il n'y a guère de localité dans le diocèse qui n'ait une église ou un autel, placé sous son vocable (*dedicto al suo nome*).

Quoi qu'il en soit, on peut absolument conclure que saint Bernard de Menthon, appartient au onzième siècle, que c'est en 1081 qu'il est allé recevoir la récompense de ses vertus héroïques, après une vie très saintement remarquable de charité et d'apostolat, de la durée approximative de 80 ans, vers le milieu de laquelle ont été vraisemblablement fondées ses œuvres hospitalières sur les cols des Alpes Graies et Poenines.

L'auteur préfère garder l'anonymat, laissant aux raisons apportées le soin de légitimer ses conclusions, par lesquelles se trouvent combattues de très respectables traditions.

---